

**PREMIÈRE PARTIE**

**LE VOYAGE  
DE  
LA *MARIE-ANNE***



## I

*Belle-Île-en-Mer, au large du port de Sauzon  
Dimanche 29 août 1734  
11 heures du matin*

– **C**arguez les voiles ! Jetez l'ancre ! Drapeau en berne ! hurle le maître d'équipage aux hommes de la *Marie-Anne*.

Le capitaine Périssel du Tüet sort de sa cabine et regarde le vol ample des goélands. Il a enfilé sa veste, graissé impeccablement ses bottes, mais ne s'est pas résolu à mettre sa perruque, à quoi bon... Il monte sur le pont, s'approche de la barre et considère la côte. Une légère brise lui caresse le visage. « Comme c'est bon d'être de retour ! » se permet-il de penser. Il se tient droit sous le soleil d'été bientôt à son zénith. Sa stature en impose à l'équipage, mais les deux cent vingt-trois jours qui viennent de s'écouler l'ont fatigué bien plus que de coutume.

Il se tourne vers son second, Pierre Dudouet :

– Et maintenant, combien de temps ?

– Il va venir, ça ne sera pas long...

Le capitaine soupire, impatient, agacé d'avance par

l'attente qu'il ressent déjà interminable.

– Qu'on en finisse ! En attendant, faites nettoyer le pont. Que ce soit impeccable pour l'armateur. Je ne veux voir personne jouer aux cartes ou fumer une pipe ! Et dites bien au mousse de ne pas sortir son violon.

– À vos ordres capitaine. Allez, vous autres, vous avez entendu le capitaine ! Et toi, Tristan, t'as compris ? Pas de musique ! Va donc aider le cuisinier.

En retrait, Claude Jamet, le tout jeune chirurgien de 23 ans, essaie de profiter du moment. Il aimerait bien se dégourdir les jambes sur la rive qu'il aperçoit et qui lui semble si accueillante.

– Où sommes-nous ?

– Belle-Île-en-Mer ! lui répond le maître d'équipage qui surveille la manœuvre.

– Pourquoi s'arrêter ici ? Allons-nous descendre à terre ?

– On voit bien que c'est votre première traversée...

– Oui, ce n'est un secret pour personne, mais là, vraiment, je ne comprends pas. Si personne ne descend...

– C'est sûrement que quelqu'un va monter... se moque le matelot. Puis, après quelques secondes et voyant que l'autre ne réagit pas, il ajoute : on attend un pilote.

– Arrêtez de vous moquer de moi ! Si le capitaine était malade, je crois qu'en tant que médecin, j'en serais le premier informé !

– Ben, vous vraiment, faut tout vous expliquer... Le travail de notre capitaine est fini. C'est un pilote de Belle-Île qui va ramener la *Marie-Anne* à Nantes.

Le jeune chirurgien hausse les sourcils, lance un

regard interrogateur. Le maître d'équipage soupire et se résigne à donner une explication :

– À partir d'ici, le capitaine n'a plus le droit d'exercer le commandement, c'est trop risqué. Il mettrait la vie des hommes en danger et risquerait de perdre la marchandise. Il doit céder sa place à un pilote expérimenté pour remonter la côte jusqu'à la pointe du Mindin<sup>1</sup>, au moins ! L'embouchure de la Loire est truffée de pièges ! Tout ça, c'est bien trop dangereux et imprévisible pour qu'un capitaine qui connaît pas le coin s'y risque. Les pilotes de Belle-Île possèdent le savoir et les compétences pour éviter tous les pièges de l'estuaire. Il faut quelqu'un du coin qui a fait le voyage plusieurs fois et qui connaît les fonds. Il faut tout prendre en compte : les courants, les vents, les bancs de sable, les marées, sans trop s'approcher des rives rocheuses.

Puis il ajoute, tout bas :

– Périssel va passer son temps à bougonner dans sa cabine, vous allez voir. Il n'aime pas ça, mais, il doit laisser son bateau à un autre sous peine d'amende, c'est le règlement royal.

Encore un usage inconnu pour Claude Jamet. Tout a été nouveauté et découverte pendant sept mois. Lui qui n'avait jamais mis le pied sur un bateau plus de quelques heures... Il ne soupçonnait pas à quel point cet univers lui était étranger. Il pensait que le plus difficile allait être d'exercer seul son métier de médecin, sans son maître-chirurgien. Mais il s'était rapidement aperçu que les relations entre les hommes, confinés pendant des semaines dans un

<sup>1</sup> La pointe du Mindin est un site naturel situé aux alentours de Saint-Brévin-les-Pins (Loire-Atlantique).

si petit espace, étaient réellement l'épreuve à affronter. Et ça, il ne s'y attendait pas. Pour l'heure, cette histoire de pilote l'intrigue. Il hésite un peu, mais finalement la curiosité l'emporte et il s'approche du capitaine.

– On me dit que vous avez fini votre travail ?

– Mmm ! grogne Périssel, peu enclin à entamer une conversation.

– Ce doit être une drôle de chose que de confier son bateau à un inconnu...

Le capitaine esquisse une sorte de moue puis reprend :

– Savez-vous pourquoi les marins n'aiment pas les goélands ?

Claude Jamet, surpris par cette question, ne répond rien.

Le capitaine tourne vers lui un regard qu'il ne connaît pas :

– On dit que l'âme des noyés se réfugie dans ces oiseaux. Dès qu'on s'approche des côtes, ils sont là à tourner au-dessus de nous, comme pour nous provoquer.

Les minutes passent. Les deux hommes observent le vol paisible des grands oiseaux blancs et gris qui se détachent sur un ciel sans nuages.

Périssel apprécie vraiment ce jeune chirurgien, il lui fait penser à son fils. Mais, il n'a pas besoin qu'on le lui rappelle, il ne le sait que trop bien, il est l'heure de passer la main. Aujourd'hui, quand le pilote montera à bord, son service cessera et cette fois, ce sera définitif. Il l'a bien compris, tout ceci n'est plus pour lui. Il soupire :

– Cette traversée m'a semblée interminable ! Je crois bien être devenu trop vieux pour tout cela...

D'où peut bien provenir cet accablement ? Il n'en a pas la moindre idée, mais ce qu'il tient pour certain, c'est que, lorsque l'autre sera sur le pont, il s'effacera et n'aura plus qu'à le regarder prendre les commandes. Il ne sentira plus peser aucun poids sur ses épaules, l'équipage exécutera les ordres d'un autre qui endossera toutes les responsabilités.

Voilà sept longs mois que Périssel ne cesse de penser à ce moment. Dès le départ, il a eu en tête le terme de ce voyage, ce qui a rendu encore plus désagréable le lent compte à rebours. Il se sent las comme jamais et cet état le ronge. Ses hommes d'équipage ont bien dû s'en rendre compte et l'ont sans doute trouvé encore plus bourru qu'à son habitude, mais il s'en moque. Il a tenu sa place de meneur d'hommes, de capitaine, durant toute la traversée. Il souhaite à présent profiter du repos qu'il estime avoir bien mérité. Il est persuadé avoir effectué cette boucle maritime trop de fois ; un voyage de Nantes à Nantes, c'est tout ce qu'il en retire...

Avant, tout était différent. Il se souvient bien de l'excitation des premiers temps, de la fierté, de la fébrilité, de l'ivresse aussi parfois... mais tout ceci semble si loin, comme dans une autre vie... Ce qu'il ressent maintenant c'est une sorte d'abattement, un ennui sourd, mais bien présent.

Certes, les hommes et les bateaux changent, mais pour lui, c'est toujours la même chose.

Cette fois-ci, c'est la *Marie-Anne* avec sa capacité de cent tonneaux.

Les six canons flambants neufs et les fusils boucaniers n'ont jamais servi contre les pirates dont les agissements

ont sérieusement diminué depuis presque deux décennies. Il faut dire qu'à la mort de Barbe-Noire<sup>1</sup>, tous ces récits d'abordage violent, de combats sanglants et de pillages sont devenus de plus en plus rares.

Les vingt-trois hommes d'équipage qu'il a lui-même engagés sont tous compétents, son second et le quartier maître se font respecter, le charpentier travaille vite, et le chirurgien, qui se tient à côté de lui a, malgré son jeune âge, sauvé la vie de quelques hommes lors de la traversée. L'équipage a eu de la chance cette fois, les armateurs généreux et bienveillants qui donnent les crédits nécessaires pour enrôler un médecin de bord ne sont pas si nombreux à Nantes...

La *Marie-Anne*, en revanche, n'est pas le fleuron de la marine marchande française, mais c'est tout de même un bon navire qui se comporte bien depuis le 18 janvier, jour du départ. Il faudra peut-être la laisser en carénage avant qu'elle ne reprenne la mer pour une nouvelle campagne... sans lui !

Bien entendu, il ne possède rien. Le bateau et la marchandise appartiennent à l'armateur et négociant à la Fosse de Nantes : Florent Richeux. C'est à lui qu'il relatera tous les épisodes de l'expédition et qu'il rendra des comptes une fois à quai, probablement mardi soir. Être tributaire de ces nobles et bourgeois qui restent chez eux bien tranquillement pendant que lui et son équipage sillonnent l'océan remettant leurs âmes entre les mains de Dieu lui déplaît et la perspective de plus en plus proche de la fin de

1 Le 22 novembre 1718, son cadavre décapité est jeté en mer et sa tête suspendue en haut du mât de beaupré de son navire.



ses périples le ravit.

– Je retourne à ma cabine. J'ai encore des affaires à mettre en ordre. Vous devriez en faire de même, Jamet.

– Bien sûr, capitaine !

Puis, Périssel se tourne vers son second :

– Qu'on ne me dérange pas ! Prévenez-moi juste quand il sera là.

Pour tromper l'ennui, il s'assied à sa table, chausse ses lunettes et ouvre son journal de bord pour y consigner ces dernières heures. Il caresse la couverture de cuir rouge presque tendrement et se surprend à éprouver une sorte d'affection envers ce compagnon fidèle. Il se met à feuilleter les pages, lentement.

Tout est là, scrupuleusement consigné, jour après jour.

Il y a, en premier, la tempête essuyée au large quelques jours après leur départ. Une belle infortune ! Mais les hommes se sont bien battus et il n'y a eu aucune perte.

– Partir un 18 janvier... Encore une idée de l'armateur ! On voit bien que ce n'est pas lui qui risque sa vie, grogne le capitaine à haute voix.

Le jeune chirurgien s'est occupé d'un matelot commotionné à la tête à cause d'une poulie qui a cédé. Un peu plus tard, Jamet a hélas dû se servir de la bouteille de rhum, du morceau de cuir et de la scie prévue à cet effet pour la main d'un autre, prise dans le cabestan. Il a exercé l'opération de façon remarquable et l'homme a survécu.

L'armateur a peut-être eu tort en ce qui concerne la date de départ, mais il a été relativement généreux en matière de vivres pour tenir jusqu'à Saint-Domingue.

Il y a eu assez d'eau douce, de vinaigre, de biscuits, de viande et de poules. Il leur a même procuré un mouton vivant ! Quant au chat, il a bien fait son travail et les rats n'ont pas tout grignoté.

Le capitaine continue de feuilleter son journal :

« 2 mars 1734 : arrivée au Cap de Saint-Domingue. »

Ils ont débarqué les marchandises, fait en sorte qu'elles soient vendues au meilleur prix à leurs compatriotes en attente de tissus, vin et eau de vie. Il a fallu patienter que d'autres soient négociées et chargées à bord. Il a lui-même participé à l'inventaire de la cargaison et il garde précieusement le nombre très exact de caisses, sacs et autres tonneaux débordants de sucre, indigo, cuirs et fèves de cacao qui emplissent les cales, bien au sec.

Ils sont restés à terre quatre mois que le charpentier a mis à profit pour effectuer les quelques réparations nécessaires dues à cette satanée tempête de janvier.

Ils ont enfin appareillé, le 3 juillet 1734 après que Son Altesse Sérénissime leur a délivré leur congé.

Malgré le sentiment du devoir accompli, à chaque retour, c'est la même chose. Il ne s'y habitue pas. Les visages des matelots morts le hantent. Il ne peut s'empêcher de penser que c'est sa faute, alors que le scorbut, la gangrène, les accidents, les noyades ou les épidémies en sont les principaux responsables.

Il laisse échapper un long soupir, la morosité l'envahit. Il se raccroche cependant à la fierté de n'avoir jamais transporté d'esclaves dans ses cales. Ce commerce triangulaire qui se développe lui fait horreur. Il refuse de

mener ces sortes d'expéditions. Cela lui permet de rester digne et de préserver son intégrité que bien d'autres ont déjà corrompue.

Il prend sa plume et consigne dans le journal :

«Dimanche 29 août 1734 :

Sur les 7 heures et demie : croisé l'île de Groix après cinquante-sept jours de traversée.

Sur les onze heures : jeté l'ancre et mis pavillon en berne en face de Belle-Isle-en-Mer pour y attendre un pilote côtier.»

Il referme délicatement le journal et, n'y tenant plus, retourne sur le pont.

– Viendra-t-il enfin, monsieur Dudouet ?

– C'est dimanche capitaine, ils doivent être à la messe.